

dier le caractère de l'Arabe. Fier, indépendant, hospitalier, religieux, mais cruel et farouche, il a les vertus et les vices des peuples primitifs.

Son ignorance est profonde ; il n'a pas les moindres notions de l'art de guérir. Aussi, abandonne-t-il ses malades, et les pleure ou les oublie comme déjà morts. Le fatalisme qui lui est imposé par le Koran lui donne cette insouciance profonde et ce mépris de la mort qui ressemblent au courage. -- Il est superstitieux, crédule ; et en même temps plein d'astuce et de finesse, qualités qui ne se sont que trop révélées dans leur manière de combattre notre armée : évitant les combats en pleine campagne, où ils ne pouvaient résister à la valeur et à la discipline françaises ; recherchant ces petites luttes de tirailleurs , où sa ruse naturelle et sa connaissance du pays devaient triompher du courage et de la noble confiance des soldats français. Le marabout de Sidi-Kaleb, oasis délicieuse, dans les plaines incultes de Stataéli, raconte encore au voyageur la mort glorieuse d'Amédée de Bourmont, tombé dans un de ces pièges où tant de nos soldats ont péri. — Perfide et cruel, Abd-el-Kader lui-même, malgré son beau caractère, souilla sa gloire par le massacre de nos prisonniers.

Vaincu et malheureux, l'Arabe se résigne plutôt avec indifférence qu'avec noblesse ; cette résignation passive lui est commandée par sa religion. *Islam* signifie, je crois, résignation, soumission.

La vie de la femme arabe y est toute différente de la vie des femmes mauresques. Si celle-là est plus libre, son existence est aussi plus laborieuse et plus dure. Les fardeaux les plus lourds, les travaux les plus pénibles sont pour elle. Tandis que son fier époux s'en va rêvant, porté sur son cheval bien-aimé, sa compagne le suit à pied, courbée sous le poids des ustensiles ou des provisions du ménage, et quelquefois de ses petits enfants. Quand la famille s'arrête et déploie sa tente, c'est encore la femme qui prépare le repas et dispose la couche de son maître ; l'Arabe s'assied et rêve, regardant monter dans l'air tranquille la fumée de son tchibouk. Dans ses longues rêveries, souvent il improvise un chant monotone, qui a pour objet le plus souvent son cheval, intelligent animal, dont il fait son compagnon et son ami ; quelquefois, les perfections physiques de sa maîtresse. Le musulman ne voit, dans la femme, que les charmes extérieurs ; son esprit, son âme ne sont rien pour lui. Aussi, dès qu'elle a perdu, avec sa jeunesse, si courte dans ces climats brûlants, la beauté qui avait ravi les yeux de son époux, elle est reléguée parmi les esclaves, et une femme plus jeune et plus belle prend sa place auprès de son seigneur.

L'Arabe, non plus que le Turc, n'est point musicien ; il jouirait peu,